

Ce ne sont point des livres faits, ce sont des fragments, des pages qui se succèdent un peu en désordre; mais ces pages, ces fragments ont ce je ne sais quoi qui est un stimulant, qui fait penser; ils ont le mouvement d'une inspiration morale ambitieuse, et par-dessus tout ils laissent entrevoir à travers les capricieux nuages cette excitante parole inscrite en tête d'un des livres de l'auteur: *Excelsior!* mot d'ordre des cœurs inassouvis, des esprits altérés de grandeur morale, des générations qui se lèvent et se mettent en marche pour porter à leur tour le poids de la journée.

## V I I I

## LES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ

ET

## DANS LA LITTÉRATURE

## MADAME SWETCHINE

## I

Un des plus curieux et des plus piquants chapitres de l'histoire du monde serait celui qui retracerait dans sa grâce et dans ses métamorphoses la puissance souveraine des femmes. Les hommes ont cru se réserver un domaine privilégié, celui de l'action. En réalité, les femmes ne sont étrangères à rien de ce qui s'agite, ni à la politique, ni à la religion, ni aux arts, ni à la littérature, et dans la vie sociale elles sont reines.

Elles règnent et même elles gouvernent. Leur empire commence là où la passion vient se mêler aux affaires humaines, et il finit là où la passion cesse d'être le tout-puissant mobile: il est sans limites connues, comme la vie. Ce n'est point sans



doute que les femmes aient une action directe et permanente dans les événements, dans les guerres et les révolutions; ce n'est point leur rôle, ou, si elles sont entraînées dans la mêlée, elles n'y apparaissent que par exception, par accident, par éclair. Elles font mieux, elles règnent dans ce milieu où les événements se préparent, où se forment les opinions et où se nouent tous les fils de l'intrigue humaine, drame ou comédie. Elles ne font pas les lois, il est vrai, elles font les mœurs, sans lesquelles les lois ne sont rien; elles n'ont pas d'assemblées parlementaires et ne font pas de discours, elles ont la conversation et les salons, ces réunions choisies où tout est passé en revue, passionnément discuté, exalté ou criblé de raillerie élégante, ces foyers mondains qui sont, eux aussi, une puissance légitime, quand ils ne sont pas une cohue ou une coterie. Elles n'ont été jamais de l'Académie, et elles ont toujours fait des académiciens.

Quelques-unes ont été de grands écrivains sans le savoir et ont poussé jusqu'au génie l'éloquence du cœur, la finesse de l'esprit, la sagacité du jugement, l'art de grouper tout un monde autour d'elles. Rien ne manque à cette souveraineté charmante, pas même les courtisans, les parasites et les importants. Ce n'est pas peut-être l'histoire de toutes les sociétés, c'est du moins l'histoire de notre société française, si prompte à se ressaisir et à se retrouver elle-même après toutes les épreuves, si impressionnable et si nerveuse, de cette société où les femmes ont régné, les unes par une invisible action, les

autres par l'essor d'une personnalité brillante, et où jusqu'à des étrangères sont venues quelquefois briguer une royauté qu'elles ne trouvaient pas chez elles, qui les attirait dans notre monde et dont on ne leur refusait pas les gracieux avantages.

Je ne sais ce qui arrivera de cette vie de conversations et de salons, de cette influence des femmes dans l'invasion des mœurs nouvelles; ce qui est certain, c'est que cette puissance a existé, qu'elle est une tradition presque nationale en France, et qu'elle s'est révélée dans une multitude d'expressions et de types variant avec les époques.

Changez les temps en effet : cette puissance s'exerce dans des conditions différentes, elle prend d'autres figures, d'autres noms, et même, dans une société aussi prodigieusement renouvelée que la nôtre, elle a encore sa place; elle s'appellera madame Récamier ou madame Swetchine, après s'être appelée au commencement du siècle du nom de madame de Staël, ou du nom de madame de Duras, après s'être appelée autrefois de ce nom toujours brillant, toujours jeune, toujours retentissant de madame de Sévigné.

Je ne veux point dire que madame Récamier et madame Swetchine ont recueilli tout entier cet héritage, qu'elles égalent madame de Sévigné ou madame de Staël; elles ont cela de curieux que, dans un monde assez bouleversé par les événements et assez confus, elles ont été deux très-exceptionnelles personnifications contemporaines de cette influence sociale des femmes, et comme tout se hâte de nos



jours, elles ont eu à peine fermé les yeux qu'elles ont eu une légende, des historiens, des commentateurs. Il y a quelques années de cela, on ne connaissait pas madame Swetchine; son nom était sans écho hors des régions où elle vivait. Elle est connue aujourd'hui, ou du moins son nom, ses actions, ses fragments, ses notes, ses confidences intimes, sont livrés comme un mystère provoquant à la curiosité du monde. Elle a trouvé en M. de Falloux son pieux hagiographe, empressé à recueillir et à divulguer ses *lettres*. Elle n'est pas célébrée seulement pour ses vertus, pour sa piété austère et pour tout ce qu'elle a de respectable, mais encore pour son intelligence et pour la supériorité de son esprit. C'est tout à la fois une sainte et une mondaine qui en un instant passe de l'obscurité au rang des écrivains, et comme pour ajouter à tout ce que ce phénomène a d'inattendu, cette émule de madame Récamier dans l'administration d'un salon, cette rivale de madame de Sévigné dans l'art d'écrire des lettres, est une étrangère, une grande dame de Russie transformée en personnage public de notre vie sociale depuis plus de quarante ans.

## II

Ce n'est point assurément la marque d'une femme vulgaire d'avoir su attirer tant d'amitiés illustres, d'avoir réussi à inspirer une grave et affectueuse estime à des esprits tels que Tocqueville, d'avoir été

souvent un conseil, un guide, un lien dans une société où elle était une étrangère, et de laisser en mourant de si pieux regrets à ceux qui l'ont connue.

Madame de Swetchine a vu se réaliser pour elle ce rêve de beaucoup de femmes, qui est de régner, d'avoir de l'influence, de gouverner un entourage qu'un attrait sérieux forme d'abord, que la mode vient grossir bientôt. Elle a goûté les douceurs d'un succès qu'elle dut à mille causes diverses, et qui se change en retentissement après elle par des causes plus diverses encore. Je ne sais pourtant si je me trompe : peut-être aurait-il mieux valu laisser cette mémoire dans ce demi-jour qui était son cadre naturel, sans multiplier trop les *illustrations* et les exhumations. Vue dans ce demi-jour ou ravivée d'un trait rapide, cette figure morale eût gardé tout son prestige, doublé par le mystère; elle n'eût éveillé que l'idée vague d'une personne dont l'influence supposait des qualités élevées.

Aller plus loin et soulever le voile de la vie privée, faire en un mot de madame Swetchine un personnage de l'histoire, c'était sans doute intéresser au travail intérieur d'une âme douée des instincts les plus complexes, aux subtilités ingénieuses d'une intelligence tourmentée; mais c'était aussi risquer de provoquer une curiosité plus libre et plus indiscrète, — si bien qu'à voir ces fragments, ces pensées et ces *lettres* qui se succèdent, sans compter les traités de philosophie chrétienne et les notes théologiques, on finit par se demander si cette popularité un peu artificiellement retentissante ne ressemble pas à ce dieu



de la philosophie allemande qui serait le produit des imaginations humaines. L'esprit de secte ne fait pas dieu qui se moque de la philosophie allemande; mais il peut faire quelquefois des renommées écloses dans un cercle d'initiés, et qui, en paraissant au grand jour, s'évanouissent ou s'atténuent singulièrement dans l'atmosphère de tout le monde.

Ce qui est certain, c'est que malgré ses *lettres* madame Swetchine diffère de madame de Sévigné autant que l'époque où nous vivons diffère du dix-septième siècle, et même plus encore; elle en diffère par l'origine, par l'esprit et surtout par la nature, si vive et si abondante chez l'une, tourmentée et tendue chez l'autre. Elle n'a rien de ces femmes privilégiées qui entrent sans effort, par le seul ascendant de la beauté et de l'intelligence, dans leur rôle d'influence et d'action sociale. Quelque chose de contraint et de refoulé semble se cacher en elle sous l'apparence d'une grâce qui s'observe.

Quand elle vint en France la première fois en 1817, elle avait déjà dépassé la jeunesse, elle avait trente-quatre ans; elle était née à Moscou en 1782, elle avait grandi dans cette cour où se mêlaient si singulièrement la licence de Catherine, le capricieux et sombre despotisme de l'empereur Paul et les influences philosophiques de la France. C'était une grande dame russe, qui était fille de M. Soymonof, secrétaire intime de l'impératrice Catherine, que son père avait mariée avec le général Swetchine, un des grands dignitaires de la cour bientôt tombé en disgrâce, et que l'arrivée de Joseph de Maistre

en Russie ne contribuait pas peu à incliner au catholicisme. Madame Swetchine eut-elle réellement une de ces adolescences extraordinaires et prédestinées? Ici déjà, ce me semble, on voit commencer ce procédé de transfiguration un peu déclamatoire que ses biographes aiment à employer.

Que madame Swetchine, dans son enfance, aime à jouer avec des poupées et qu'elle se plaise à les faire parler, à imaginer entre elles de petits drames, on y voit « le prélude de la morale et de la connaissance du monde. » Qu'on ait à rappeler un mot soldatesque de Suvarof, disant qu'il avait toujours sous sa tente un coq prompt à le réveiller, et que lorsqu'il voulait dormir commodément, il ôtait un de ses éperons, on arrive aussitôt à cette conclusion assez imprévue, que ces paroles, « madame Swetchine devait bientôt les transporter de l'héroïsme guerrier dans l'héroïsme chrétien. » La vérité est qu'avec une éducation française comme l'était à cette époque toute éducation en Russie, avec une honorable dignité de mœurs et une réelle habileté à se contenir, à se conduire, dans une cour où la disgrâce suivait de près la faveur, madame Swetchine était une personne intérieurement agitée d'une indéfinissable inquiétude, douée d'une ardeur d'esprit qui cherchait partout un aliment.

Elle n'aima jamais Voltaire, assure M. de Falloux; mais les *Nuits* d'Young la reportaient souvent « dans une situation d'esprit agréable. » Elle lisait tout, annotait tout, et même recopiait tout ce qui la frappait; elle a laissé trente-cinq volumes d'extraits et



de notes ! C'est, je crois, son caractère essentiel et son mérite moral d'avoir été toujours dévorée de cette activité intérieure, et de n'avoir jamais connu le repos, même dans une foi définitive.

Un jour, dans une de ces heures d'anxiété où elle recherche quel dieu elle doit adorer, elle se retire tout à coup à la villa Bariatinski, sur le golfe de Finlande, et là elle se met à lire Fleury, Bossuet, les actes des conciles œcuméniques, l'histoire de Photius, tout ce qui touche à la foi, au christianisme naissant, à la séparation de l'Église grecque et de l'Église latine, à la primauté du pontificat romain. Le comte de Maistre, déjà son ami, la raille de cette fureur d'édification intellectuelle, et lui dit qu'elle n'arrivera pas par ce chemin. Elle lit tout, et de cette épreuve elle sort catholique. Ce fut très-heureux assurément, et la grâce dut venir par surcroît. Je ne parle plus de la religion ; mais on comprend ce que devient, sous cet amas de lectures, d'extraits, de surexcitations, le naturel d'une femme en qui toutes les complications et tous les contrastes se rencontrent, qui parle l'allemand, l'anglais, l'italien, en étudiant en même temps le latin, le grec et l'hébreu, qui va s'absorber dans l'intensité des méditations religieuses sans abdiquer le goût du monde, et va s'essayer à devenir Française sans cesser d'être Russe.

C'est alors en effet, après cette conversion au catholicisme, que madame Swetchine, d'ailleurs enveloppée dans une recrudescence de disgrâce qui atteignait son mari, et peut-être un peu suspecte

elle-même malgré son orthodoxie politique, quitte la Russie pour venir en France, recommandée par M. de Maistre, sûre de trouver dans la faveur à Paris des amis qu'elle avait connus dans l'émigration à Saint-Petersbourg, et arrivant, comme le dit M. de Falloux, « à la date politique qui pouvait le mieux correspondre à l'état de son esprit. » On était en 1817.

A dater de ce moment, madame Swetchine entre dans la société française ; elle devient tout d'abord une des hôtes du salon de madame de Duras, qui l'avait accueillie avec effusion, et bientôt elle a elle-même son salon, où elle sait attirer et retenir la plus grande compagnie, des femmes élégantes, des diplomates, des savants, des lettrés. Je ne sais si le monde alla tout naturellement à madame Swetchine ; mais elle sut aller au monde, fondant ainsi en pleine Restauration une influence qui n'a fait que grandir depuis, qui a traversé trois ou quatre régimes, et qui est arrivée réellement à son apogée après la révolution de 1848.

Cette influence, qui s'est exercée pendant trente ans, et qui a sa légende aujourd'hui, fut-elle l'œuvre du charme personnel, d'une puissance irrésistible de séduction ou de l'ascendant d'un esprit supérieur ? Il faut y joindre assurément de la finesse, une grande habileté à manier les amours-propres, cette faculté essentiellement russe de s'assimiler les choses les plus diverses, et ce fonds un peu banal de bienveillance universelle que madame Swetchine dévoilait le jour où elle écrivait. « La bienveillance générale a été le roman de la



seconde partie de ma vie. Quand on n'espère plus vivre sans interruption dans une seule âme, il n'est pas trop de toutes pour remplir cette seule-là. Il n'y a rien de si commun que de suppléer par le nombre à la qualité. » On ne saurait mieux avertir beaucoup de ceux qui ne croyaient pas être *du nombre* dans les attentions de cette femme distinguée.

## III

Trente ans de la vie de madame Swetchine se passent à faire marcher ensemble le mouvement du monde et une sorte d'ascétisme chrétien, à concilier les difficultés d'une existence désormais fixée en France et toujours suspendue à la volonté d'un maître qui était à Saint-Petersbourg, à se mêler au courant de nos destinées sans s'y confondre, à lutter sous une apparence de calme.

Au milieu d'une telle vie, tout occupée de charité et de politique, de prosélytisme et de choses de l'esprit, ce qui manque à cette grande dame russe, c'est justement ce naturel dont je parlais, ce qu'on peut appeler le naturel féminin, ce je ne sais quoi qui fait d'une femme un être vrai et humain par sa façon de sentir, par ses passions et même par ses faiblesses. Madame de Sévigné a la passion de sa fille. Madame de Staël a bien aussi cette flamme de l'être vivant qui tient par mille liens à l'humanité. Madame de Duras elle-même, dont les ingénieuses et piquantes lettres sont l'agrément du

livre de M. de Falloux, a le naturel féminin, lorsqu'elle écrit d'une plume agitée et rapide : « Je suis dans mes grands noirs... N'est-ce pas déplorable d'être dans cet état où le bien-être dépend d'un rien, d'un souffle? Trouvez-moi un remède à ce mal. Je sais bien ce que vous me direz : C'est vrai; mais ce point d'appui, il faudrait, pour l'embrasser, toute la force qu'il donne, ce que je n'ai pas... » Il en est autrement de madame Swetchine.

Ce n'est pas qu'elle ne soit douée d'une surprenante activité d'âme. Elle le dit elle-même. « Quand vous me demandez : Avez-vous éprouvé cela? comprenez-vous ceci? Soyez sûr qu'avec la plus parfaite vérité je puis vous dire oui. En fait de sentiments, de pensées portant sur les affections et les passions humaines, j'ai parcouru un cercle immense et creusé jusqu'aux antipodes... Je ne trouve point incompréhensible ce que les gens qui n'ont vécu que dans le mouvement des choses extérieures ne peuvent expliquer... C'est dans l'enceinte de mon propre cœur que j'ai appris à connaître celui des autres, et la seule connaissance de moi-même m'a donné la clef de ces énigmes innombrables qu'on appelle les hommes... » Elle se montre elle-même comme détachée d'un soleil ardent et travaillant depuis des années à se refroidir; mais en réalité, dans l'ordre des affections terrestres, on ne voit pas ce qui occupe cette âme.

On dirait une activité solitaire sans aliment, une roue qui tourne perpétuellement dans le vide, et, à défaut d'affections humaines, cette ardeur, tour-